

UNE CONTRIBUTION

A

L'ÉTUDE DU SOCIALISME EXPÉRIMENTAL¹

Le but que s'est proposé M. Prudhommeaux dans son livre sur *Icarie et Cabet*, c'est d'apporter une contribution à l'étude du socialisme expérimental. Peut-être eût-il donc convenu, en ce propos, de définir d'abord avec précision ce qu'est, ou du moins ce qu'était pour l'auteur le socialisme expérimental, afin de marquer ensuite exactement la place qu'occupe, parmi les œuvres de ce socialisme, l'expérience icarienne. Je crois d'ailleurs que la recherche d'une définition, dont l'intérêt et l'utilité scientifique me paraissent, à la réflexion et à l'épreuve, considérables, n'aurait pas été sans offrir aussi de grandes difficultés, en faisant surgir bon nombre de questions et de problèmes qui intéressent directement le critique des théories sociales. Mais si ces difficultés étaient peut-être de nature à empêcher parfois, ou du moins à retarder les solutions désirables, et en particulier l'établissement d'une définition tout à fait satisfaisante, elles ne pouvaient, tant s'en faut, supprimer ou même diminuer l'utilité qu'aurait présentée la seule position, la seule détermination des questions et des problèmes. La détermination du sujet lui-même eût gagné en précision, et sans doute aussi il eût paru d'une portée plus ample et plus générale.

L'étude de l'expérience icarienne a été divisée par M. Prudhommeaux en deux parties. La première est consacrée à Cabet et aux origines du communisme icarien : l'auteur y raconte le rôle de

1. Jules Prudhommeaux, *Icarie et son fondateur Étienne Cabet, Contribution à l'étude du Socialisme expérimental*, Paris, Publications de la Société nouvelle de librairie et d'édition, Édouard Cornély et C^{ie}, 1907, in-8, xv-688 pp.

Cabet dans la charbonnerie, et dans la politique des partis, étudie plus longuement *le Populaire* et l'exil de Cabet, recherche les sources de la doctrine et l'expose avec une brève simplicité (p. 1-200). Dans la seconde partie, il fait l'histoire des communautés icariennes aux États-Unis, en dépassant la mort de Cabet (p. 200-416), et en poussant jusqu'à la dissolution de la dernière société icarienne en 1895 (p. 417-608). Cette histoire est très développée : elle comprend tout ce qui concerne la fondation de la première Icarie, le désastre du Texas, l'installation à Nauvoo, l'organisation de la société icarienne, finances, travail, morale, les divisions, les hostilités, les dissensions, les créations et les ruines successives.

Peut-être cette seule analyse et ce simple sommaire font-ils soupçonner un défaut d'équilibre dans le plan ou plutôt dans la manière dont il est suivi. Puisque la première partie expose les origines du socialisme icarien dans Cabet, il semble que tout ce qui, dans la deuxième partie, dépasse la mort de Cabet, dépasse par là-même, en quelque mesure, le cadre et le sujet de l'étude à laquelle se rapporte l'exposition des origines. Ou, au contraire, si la deuxième partie a été bien conçue, si elle s'étend légitimement à l'ensemble de l'expérience icarienne, avant et après Cabet, on peut supposer que cette expérience, continuée avec d'autres hommes, et nécessairement avec d'autres caractères et d'autres intelligences, doit avoir aussi d'autres origines que celles qui ont été exposées dans la première partie. On est porté par là à croire qu'entre les deux parties il manque quelque chose, il manque une recherche dont les résultats auraient achevé de préparer l'histoire de l'expérience, en lui fournissant des éléments d'explication que ne rend pas superflus l'étude des œuvres et des doctrines de Cabet. Mais nous aurons lieu d'examiner de plus près cette question, qui n'est que posée ici par le développement du plan.

La documentation de M. Prudhommeaux est extrêmement abondante et minutieuse ; sa bibliographie très riche et très utile (p. XIII-XL), ses notes, ses références attestent l'étendue et la probité de ses recherches. De plus, il a conduit sur place, aux États-Unis, une enquête attentive et diligente, d'où il a rapporté, non seulement des sources nouvelles qui ont alimenté et réellement fait, comme il le déclare lui-même, plusieurs chapitres de son livre, mais aussi l'expérience des choses vues, des lieux visités, des sou-

venirs retrouvés et vérifiés. Il a reçu d'importants renseignements de personnes liées avec Cabet ou avec sa doctrine, et, par Beluze, il a eu communication de nombreux manuscrits de Cabet et de la correspondance officielle de la colonie avec le bureau icarien de Paris (p. xii). Tout cela donne à ce livre une valeur de solide érudition, d'exposition très pleine. Les citations qui remplissent les notes et qui fréquemment débordent dans le texte en morceaux parfois considérables n'alourdissent point l'ouvrage : elles en font un recueil de textes rares, commodément disposés et bien commentés. Il s'y ajoute encore des documents annexes (p. 613-664), dont plusieurs sont inédits. L'ouvrage, orné de cartes, de portraits et de gravures, est un précieux instrument de travail.

Comme tel, il est d'un maniement aisé. Toutefois il est un peu massif. Il a 608 pages, sans les annexes, et il est très dense. Or, il me semble qu'il pouvait être allégé sans rien perdre de son caractère d'érudition savante et instructive, mais en devenant au contraire encore plus adéquat à son objet. Pour en faire plus rigoureusement une contribution à l'étude du socialisme expérimental, il me semble que M. Prudhommeaux devait, avec plus de résolution encore qu'il n'en a montré, se limiter dans la première partie à ce qui était la préparation théorique de l'expérience, les origines du communisme icarien. Sans doute, de la vie et de l'œuvre de Cabet, la portion la plus longuement étudiée est celle qui se rapporte à ces origines. Mais, après tout, pourquoi le reste ? pourquoi ce qui ne s'y rapporte point ? pourquoi cette allure et cette disposition de biographie dans une œuvre qui devait être explicative analytiquement ? Sans sacrifier des chapitres d'histoire intéressants en eux-mêmes, mais en les réservant pour une autre publication, M. Prudhommeaux aurait pu assurer à son très utile ouvrage une valeur encore plus grande de méthode et de démonstration.

Peut-être, en particulier, aurait-il pu alors donner plus de développement à certaines parties de l'étude des origines doctrinales. Ayant recherché les sources du *Voyage en Icarie*, M. Prudhommeaux a reconnu combien, en somme, elles ont été rares ou vagues ou pauvres : les sources de la pensée de Cabet, les sources du communisme icarien, c'est le christianisme, l'utopisme traditionnel et la Révolution française, c'est-à-dire, avec plus de précision, le habouvisme ; et quelques pages suffisent à l'exposition de ces conclusions (p. 139-144). Il me semble que de ce côté la recherche

devait être encore poussée. En effet, ce n'est pas tout le christianisme, tout l'utopisme et tout le babouvisme qui sont passés dans la pensée de Cabet; les notions qui constituaient ces doctrines, en admettant qu'elles aient été reçues par lui telles quelles, ont été décomposées, triées, combinées et amalgamées : comment s'est fait ce travail, et dans quelles conditions ? Quel a été, dans la transmission et dans la déformation des concepts, le rôle du livre, du journal, de la conversation, de l'opinion ? Mais toute la doctrine n'est point née d'un amalgame idéologique, elle n'est point sortie tout entière des sources livresques, et M. Prudhommeaux le reconnaît lui-même : il y a d'autres éléments à atteindre ; avant de se constituer dans la pensée de Cabet, il a bien fallu qu'en ces éléments la doctrine existât quelque part en dehors de lui, partout où ont pu apparaître, dans le morcellement et la confusion, les indices de cette opinion sociale en voie de formation.

Était-il impossible de déterminer ces origines sous la forme traditionnelle d'une analyse de sources ? Peut-être alors convenait-il de considérer et d'étudier avec précision l'hypothèse selon laquelle cette doctrine sociale, dans sa partie critique et aussi dans sa partie constructive, serait le produit de représentations contemporaines, se formant peu à peu au contact des faits et s'organisant dans l'opinion, dans celle des groupes auxquels Cabet a appartenu ou qu'il a traversés, pour prendre enfin dans son esprit la forme doctrinale et l'expression idéologique qui sont son œuvre personnelle. « Ce n'est pas, dit lui-même M. Prudhommeaux (p. 130), tel ou tel des penseurs de l'âge précédent qui peut revendiquer comme son bien chacune de ces affirmations doctrinales [de Cabet]. Acceptées par la plupart des hommes d'une même génération, elles ont fini par n'appartenir à personne. Les retrouver chez Cabet, c'est constater simplement qu'il est bien de son temps, que sa personnalité si malléable en a reçu fortement l'empreinte, et que, pas plus dans le monde de la pensée que dans celui de la vie organique, il n'y a de génération spontanée. » Mais alors n'était-il pas nécessaire de définir cette impression reçue, c'est-à-dire cette opinion commune, ou encore les représentations collectives que Cabet a exprimées, de même qu'il eût été utile de résumer les principales affirmations doctrinales tirées par lui des écrivains qu'il a reconnus lui-même comme ses inspirateurs ? Par là, le socialisme de Cabet eût été remis en contact et en relation avec le reste du socialisme contem-

porain, dont M. Prudhommeaux, en sa nette analyse, l'isole un peu trop. Et sa place exacte dans cet ensemble doctrinal aurait pu être déterminée relativement à la théorie et à l'action.

« Dans la première partie du présent ouvrage, dit M. Prudhommeaux (p. vii-viii), je me suis efforcé d'établir que l'on peut regarder comme secondaire l'apport de Cabet au riche trésor du socialisme français, qu'il a plus emprunté que créé et qu'il suffit d'interroger Babeuf, Robespierre et les novateurs de la Convention pour surprendre les origines de son communisme. Le nom de Cabet serait donc à peu près oublié aujourd'hui, si son système, propagé par lui avec une ardeur inlassable, n'avait séduit par sa simplicité un peu grossière des milliers de braves gens. C'est parce qu'il a su constituer, à la fin du règne de Louis-Philippe, un parti icarien nombreux et fidèle, qu'il occupe dans l'histoire politique du xix^e siècle une place à laquelle la valeur proprement doctrinale de son œuvre ne l'eût sans doute pas appelé. » Mais pourquoi, précisément, a-t-il su constituer un parti icarien ? pourquoi son système a-t-il séduit tant d'esprits ? Voilà des faits manifestes, peut-être importants, sans doute caractéristiques ; voilà, posées par eux, des questions qui intéressent directement la préparation de l'expérience icarienne, et qui intéressent aussi l'histoire des idées et des partis politiques en France, et plus généralement la théorie de l'efficacité et de l'action pratique des doctrines sociales. A ces questions, il me semble que les résultats déjà acquis par M. Prudhommeaux devaient l'inviter à chercher une réponse, sans en préjuger par une estimation de la valeur de l'Icarie théorique, indépendamment de son action. Ou, si la possibilité d'une réponse positive paraissait encore prématurée, ne convenait-il pas de la préparer en déterminant, du côté de Cabet et de sa doctrine, les points sur lesquels devait se réaliser l'accord de cette doctrine et du parti dont les éléments allaient s'agglutiner autour d'elle ?

Le même travail préparatoire était à faire ou à tenter du côté de ces éléments, c'est-à-dire du côté social, du côté des individus et des groupes sur lesquels et par lesquels l'influence icarienne a pu s'exercer. Mais, dit M. Prudhommeaux (p. viii), « je ne me suis pas proposé, dans ce travail préliminaire, d'écrire l'histoire, singulièrement obscure encore, de ce parti très disséminé, aux frontières toujours mouvantes, obligé d'ailleurs à beaucoup de circonspec-

tion par les tracasseries du pouvoir. J'ai voulu seulement déterminer les conditions qui lui ont permis de naître, en replaçant son fondateur au milieu de son temps et en reconstituant, à l'aide des renseignements qu'il nous a fournis lui-même, les étapes suivies par sa pensée jusqu'au moment où elle s'est fixée, en même temps qu'épanouie, dans les pages du *Voyage en Icarie*. » Et plus loin (p. 194) : « Pour établir jusqu'à quel point l'influence du communisme icarien a été efficace et salubre pendant les quelques années qui ont précédé la chute de la Monarchie de Juillet, il faudrait pouvoir raconter la croissance et mesurer l'extension du parti qui reconnut pour chef, dès son retour en France (en 1839), l'auteur du *Voyage en Icarie*. La condition préalable d'un tel travail serait une connaissance exacte des mouvements d'opinion qui, dans les différentes villes de nos provinces françaises et dans les pays voisins du nôtre, ont préparé la révolution de février 1848. En l'état des recherches historiques, les moyens d'information nous manquent encore. Nous devons donc nous borner à quelques brèves indications qui feront comme la transition nécessaire entre les deux parties du présent ouvrage. »

J'estime, quant à moi, que les indications données sont bien insuffisantes, et que M. Prudhommeaux n'a guère dépassé là-dessus le commentaire restreint des renseignements fournis par *le Populaire* et par quelques autres publications. Ne pouvait-il pas, à défaut d'une histoire du parti icarien, qui eût débordé hors du cadre de l'ouvrage, préciser les conditions dans lesquelles a pu se faire et s'est faite la propagande icarienne ? Il n'aurait pas été entraîné par là dans des recherches dont je suis le premier à reconnaître l'étendue, la difficulté, et même la partielle impossibilité pour le moment. Mais, dans cette première reconnaissance du terrain, il aurait posé des jalons, préparé les voies. Avant de savoir comment s'est constitué le parti icarien, nous aurions su plus complètement et plus exactement comment a pu s'exercer l'action icarienne, l'action théorique et organique du cabétisme. Ce ne pouvait être là, je le répète, qu'une œuvre de préparation ; l'œuvre essentielle demeure la recherche, l'analyse et l'explication des mouvements sociaux réels, ceux qui ont réuni et organisé les hommes dans les groupements icariens, qui les ont fait agir et penser en commun avant et pendant l'expérience. De ces mouvements, de ces faits, nous devons à M. Prudhommeaux de bien

connaître une condition, la doctrine de Cabet, mais nous ignorons encore les autres. Si je suis, comme je le souhaite, d'accord avec M. Prudhommeaux sur le principe, c'est-à-dire sur l'intérêt et l'utilité des questions posées, qu'il me soit permis d'exprimer le désir et l'espérance que nous lui en devions un jour la solution.

Sur un point, toutefois, je crois que la recherche ne devait pas être ajournée. Puisque le sujet de M. Prudhommeaux était précisément, essentiellement l'histoire des communautés icariennes, y compris celles qui survécurent à Cabet ou se renouvelèrent après sa mort, il était nécessaire de nous faire connaître aussi exactement que possible les éléments sociaux qui constituèrent ces œuvres de socialisme expérimental. Quels étaient ces hommes ? comment s'étaient-ils formés, à quels groupes sociaux appartenaient-ils, d'où venaient-ils ? quelles étaient leurs capacités, leurs aspirations, leurs affinités ? Comment les conclusions sur l'expérience étudiée pourront-elles être décisives, si nous manquons de ces moyens de connaissance et d'appréciation ?

Voyons donc ces conclusions. On a plaisir à reconnaître que l'expérience icarienne en elle-même a été étudiée par M. Prudhommeaux avec tant de soin, de conscience et d'exactitude que l'étude emporte l'adhésion à toutes les conclusions rigoureusement fondées sur elle. Il est vrai que celles-là sont d'une portée un peu particulière et limitée. L'auteur a traité cette partie de son livre un peu trop pour elle-même. On dirait que, par moments, il a un peu oublié que c'était une expérience ; il l'a traitée comme un drame ; et il l'a traitée en dramaturge et en psychologue plus qu'en sociologue. « De l'existence journalière des communistes icariens il se dégage un *drame*, au sens étymologique du mot, qui égale en intérêt et dépasse en enseignements utiles les plus hautes conceptions de la spéculation pure (p. x). » Après lecture, il m'est difficile de souscrire à ce jugement ; souvent le drame paraît un peu mesquin, un peu humble et misérable. Mais, quel qu'il soit, je ne crois pas qu'il dût rejeter en seconde ligne ce qui me paraît l'essentiel, à savoir l'observation d'une réalité sociale déterminée comme telle.

Aussi bien, les conclusions les plus générales du livre ne sont pas toutes aussi indiscutables que celles qui se rapportent aux détails de l'expérience. Il est certain qu'en durant pendant cinquante années, au milieu d'immenses difficultés, les communautés icariennes ont prouvé une fois de plus les « avantages que procure

nécessairement la vie associée : assistance mutuelle contre la maladie, l'invalidité et la mort, économie dans la main-d'œuvre et dans la dépense, répartition meilleure des fonctions, organisation plus rationnelle de tous les services qui intéressent la consommation des produits et la vie domestique » (p. 605). Mais ont-elles aussi « porté la peine de l'énorme erreur qui est à la base du communisme ? » Ont-elles prouvé la fausseté de cette doctrine ? Icarie a-t-elle succombé « sous l'implacable répercussion des lois économiques et psychologiques qu'elle semblait braver par son existence même » (p. 606) ? Alors pourquoi a-t-elle duré cinquante ans ? pourquoi d'autres expériences communistes ont-elles duré et durèrent-elles encore ? Non, l'échec d'Icarie a seulement prouvé, comme d'ailleurs le dit aussi plus justement M. Prudhommeaux, l'erreur de toutes les expériences sociales *a priori*, tentées en dehors des conditions mêmes de la vie. « Empruntant son personnel au vieux monde sans adaptation préalable, son malheur le plus grand peut-être a été de supprimer dans l'organisation du travail le seul mobile capable d'assurer une productivité normale, *l'intérêt personnel*, alors qu'il n'était pas en son pouvoir de le remplacer par l'obéissance aux ordres d'un prophète, comme chez les Rappites, ou par l'idée d'une expiation voulue de Dieu, comme dans la trappe catholique. Icarie, c'est le retentissement en plein dix-neuvième siècle de *l'idéologie* du dix-huitième. » Et son échec, c'est la condamnation de toutes les entreprises idéologiques, étrangères à l'observation scientifique, positive et réaliste des faits.

Peut-être la précision, la rigueur et plus encore la portée générale des conclusions ont-elles été un peu amoindries par les préoccupations personnelles, toutes théoriques d'ailleurs et désintéressées, que M. Prudhommeaux y mêle, et qui apparaissent à plusieurs reprises dans son ouvrage, et dès la préface (p. x-xi). L'histoire du socialisme icarien a pourtant une valeur suffisante de fait et de preuve : la démonstration ne peut qu'être alourdie et dépréciée si on la tire pour ou contre des doctrines et des politiques très postérieures et très différentes. Du moins, ces préoccupations même, toujours exprimées avec mesure et avec une extrême discrétion, contribuent à montrer la sincérité et l'ardeur généreuse d'un esprit à qui nous devons un bon travail, qui en promet et qui en annonce d'autres.

HUBERT BOURGIN.